

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1994**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : p. [161] - 196.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

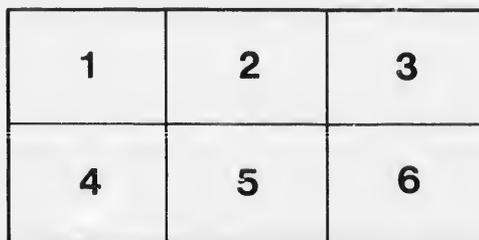
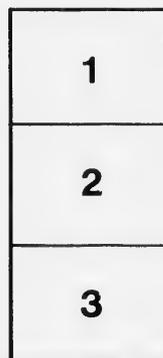
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

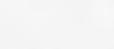
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

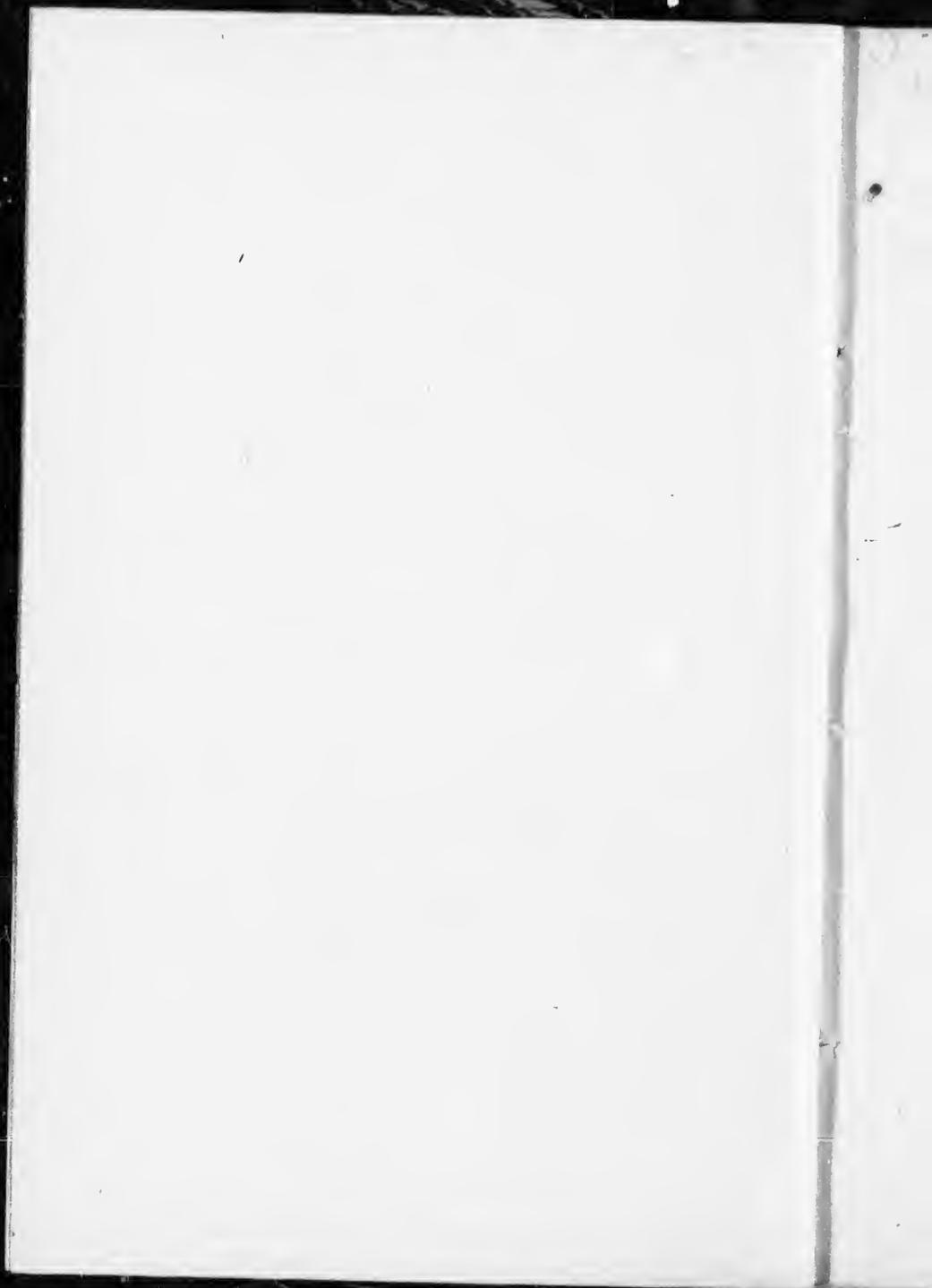
# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax



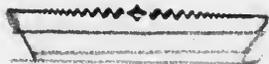
13720 11

UN

—  
**ESPION FÉDÉRAL**  
—

PAR

**WILLIAM L. HUGHES**  
—



**QUÉBEC**

**J. N. DUQUET & Cie., ÉDITEURS**

**1865**

Imprimerie du CANADIEN  
21, rue la Montagne, Basse-Ville

## UN ESPION FÉDÉRAL

Au début de la guerre civile qui vient de désoler l'Amérique, lorsque la lutte s'engagea dans le Missouri à peu de distance de la frontière indienne, la plupart des Allemands de Saint-Louis en état de porter les armes embrassèrent la cause fédérale. Pour eux le maintien de l'Union était moins un principe politique qu'une question de salut personnel. Adversaires déclarés de l'esclavage, ils seraient devenus de véritables parias si les sudistes avaient triomphé. Les affaires d'ailleurs allaient si mal, tant de bras demeuraient inoccupés, que beaucoup d'entre eux s'improvisèrent soldats parce qu'ils craignaient de mourir de faim.

Pour ma part, j'aurais pu conserver ma position chez un des principaux négociants de Saint-Louis ; mais je n'avais que vingt-trois ans, et je cédai moins à la nécessité qu'à une sorte de fièvre martiale assez contagieuse alors. Du reste, je n'eus

pas à regretter de m'être enrôlé. A défaut de connaissances spéciales, je ne manquais pas d'une certaine énergie et j'écrivais avec facilité. Faute de mieux, on me nomma lieutenant, et le général Lyons, lors de sa première campagne à l'intérieur, voulut bien m'attacher à son état-major.

Le gros de notre petite armée, campé en face d'une colline boisée, attendait un renfort considérable que devait amener le colonel Thompson. Nous ne possédions que de vagues renseignements sur le nombre et la position des confédérés.— Nous savions seulement que le gouverneur du Missouri avait appelé sous les armes toute la population mâle de la province et qu'il s'appêtait à rejoindre les rebelles, de sorte qu'il importait d'agir avec promptitude. Par malheur, le district où nous campions se montrait favorable aux sudistes ; aussi les blancs disparaissaient-ils comme par enchantement à notre approche, tandis que les nègres, qui s'entendaient avec leurs maîtres, affectaient une ignorance si complète que nous avons renoncé à les interroger.

Par une soirée d'une chaleur accablante, couché sur l'herbe près de la tente du général, j'écoutais un chœur de mes camarades qui entonnaient au loin, avec un ensemble admirable, un chant que je

jugeais digne de devenir la *Marseillaise* des Américains du Nord. Vivement impressionné par cet appel aux armes, je comprenais les glorieux exploits accomplis par les compatriotes de Rougét de Lisle, et je me sentais prêt à risquer ma vie dans l'intérêt de la bonne cause. Je venais de jeter mon cigare éteint, quand le rideau qui cachait l'entrée de la tente s'ouvrit et le général parut. Je me levai aussitôt.

— Ah, c'est vous, Reuter ? me dit-il avec un signe de tête amical. Vous vous trouvez là à point nommé, car je désirais causer avec vous. Promenons nous de ce côté—je tiens à ce qu'on ne nous entende pas.

Jé le suivis. Tout en marchant, il tirait sa moustache grisonnante, geste qui lui était habituel lorsqu'une pensée sérieuse le préoccupait. Dès que nous fûmes arrivés à une certaine distance des feux du bivouac, sur une petite hauteur d'où nous apercevions nos sentinelles et la lisière d'un bois qu'éclairaient les rayons de la lune, il reprit sans élever la voix :

— Mes incertitudes augmentent de jour en jour. Nous ne savons pas encore au juste à qui nous avons affaire. A moins d'obtenir des renseignements tant soit peu exacts, je craindrais d'exposer mes re-

crues à une défaite qui, au début de la campagne, ne manquerait pas de les démoraliser. Me voilà donc condamné à l'inactivité... Ai-je eu tort de penser que vous pouvez m'indiquer un homme assez intrépide pour exposer sa vie en s'aventurant dans les lignes ennemies, et assez intelligent pour rendre probable le succès d'une entreprise aussi hasardeuse ?

Il m'adressa cette question avec une lenteur calculée, le regard fixé sur moi, comme s'il eût voulu lire ma pensée avant d'entendre ma réponse.

— Si vous avez confiance en moi, général, donnez-moi vos ordres et j'irai, répliquai-je.

Il ne s'attendait sans doute pas à me voir prendre une décision aussi prompte ; il garda le silence et se remit à tourmenter sa moustache.

— J'avoue que je songeais à vous, Reuter, dit-il enfin. Notre salut dépend peut-être de la réussite de cette tentative. Cependant je me crois tenu de vous rappeler que, si on vous reconnaît ce n'est pas la mort du soldat qui vous attend. On ne fusille pas les espions, on les pend.

Sa franchise me fit probablement pâlir car il murmura en hochant la tête et en fronçant les sourcils :

— Je ne trouverai pas beaucoup de gens disposés à remplir une mission de ce

genre, et il en est peu auxquels j'oserais la confier.

—J'irai, général, répétai-je honteux d'un premier mouvement de faiblesse. Si je suis pendu, vous défendrez ma mémoire, cela me suffit. D'ailleurs, avant de me pendre, il faudra qu'ils me prennent, ajoutai-je gaiment.

Il me tendit la main et serra la mienne.

—J'ai eu raison de compter sur vous, dit-il ; accompagnez-moi jusqu'à ma tente.

Une heure après, déguisé en garçon de ferme et escorté à travers nos lignes par le brave général, je me dirigeais vers la colline boisée dont j'ai parlée. Je portais sur l'épaule un sac de toile qui contenait deux poules et d'autres provisions. J'ignore d'où provenait le costume que j'avais endossé ; mais le contenu de mon sac avait été rassemblé à grand'peine par le domestique allemand du général afin de varier le menu de son maître. Je n'oublierai jamais le regard indigné que lança le pauvre Franz, quand il me vit emporser *spolia opima*.

Mon rôle était tout tracé. Je devais me donner pour un patriote désireux de défendre l'indépendance du Sud, et qui se flattait d'acheter les bonnes grâces de ses chefs en enrichissant le garde-manger

du général confédéré. Devinant qu'on chercherait à me retenir, j'avais résolu de me présenter en qualité de volontaire, quitte à m'échapper à la faveur de la nuit.

Il était environ huit heures du soir lorsque le général me donna ses dernières instructions, et je ne comptais pas gagner le camp rebelle avant onze heures, car la chaleur m'obligeait à ménager mes forces en vue du retour. A mesure que j'avancais, le sentier mal tracé que je suivais allait s'élargissant et l'obscurité diminuait ; je rencontrai même çà et là de grands espaces à moitié cultivés, et de distance en distance j'entrevois une ferme abandonnée.

Le sentier aboutit enfin à une grande route que la lune éclairait en plein, et de chaque côté de laquelle l'herbe avait été foulée sous les sabots d'un grand nombre de chevaux. Un corps de cavalerie avait passé par là. Notre petite armée ne se composait que d'infanterie ; la découverte que je venais de faire m'aurait donc inspiré des craintes, si je n'avais songé à notre artillerie servie par des vétérans exercés. Laissant le bois derrière moi, je me trouvai bientôt en face d'une jolie maison construite en briques, qui s'élevait au centre d'un verger entouré d'une clôture de palissades. Un balcon rustique, soutenu par deux troncs d'arbres en guise de co-

lonnes, ornait le premier étage, dont les croisées étaient encadrées par les larges feuilles d'une plante grimpante qui couvrait presque toute la façade supérieure. Ce tranquille séjour, qui se dressait au milieu de la verdure et du silence dans un pays déjà dévasté par la guerre, me fit l'effet d'un temple élevé à la Paix, et je craignis de m'être écarté du camp des sécessionnistes. Tandis que je réfléchissais, cherchant à m'orienter, une voix me dit :

— Vous voyagez bien tard, mon garçon ; Où donc allez-vous ?

Au même instant, un jeune homme que je n'avais pas aperçu sauta lestement par dessus la palissade, son fusil à la main. Je vis qu'il fallait commencer à jouer mon rôle.

— Auriez-vous affaire au camp ? reprit mon interlocuteur. Il est d'autant plus malsain de se promener au clair de la lune dans ces parages qu'on dit que les fédéraux se trouvent à six milles d'ici.

— Je le sais, répliquai-je sans m'émouvoir. J'ai même vu leurs avant-postes ; mais j'ai fait un détour de façon à ne pas être interrogé.

— Votre discrétion m'étonne, répliqua-t-il d'un ton narquois : le général Lyons n'a guère que des Allemands sous ses ordres, et vous n'auriez pas eu de peine à

passer pour le compatriote de ces maudits unionistes.

— Mon accent et mes cheveux blonds trahissent peut-être mon origine, répétais-je sans hésiter. Mon père était Allemand, je l'avoue ; mais que vous importe ? Je suis né à Laclede, à une époque où chacun se montrait bon patriote, et je m'en vante. Au diable ceux qui voudraient asservir le Sud, qu'ils soient Allemands, Irlandais ou Américains !

— Et vous demandez sans doute à combattre pour le maintien de nos droits ? reprend mon compagnon d'une voix railleuse.

— Justement. Mon père a été forcé d'abandonner la ferme d'Oakland, qui nous appartient, et je cherche fortune ailleurs. J'apporte là des provisions pour le gouverneur ou le général. D'autres ont pu donner davantage ; mais je n'ai que cela à offrir.

— Allons, je veux bien vous croire, répondit-il en me toisant des pieds à la tête. Les Allemands ont la réputation de ne pas savoir mentir, et j'en connais qui sont prêts à mourir plutôt que de se soumettre à ces maudits nordistes. Dans tous les cas, nous suivons le même chemin, puisque je retourne au camp.

Il se remit alors en route, le fusil sur l'épaule, sifflant l'air de *yankee doodle*. Cette rencontre me parut d'un heureux

présage. J'espérais, après avoir vaincu la méfiance de mon compagnon, pénétrer dans les lignes des rebelles sous sa protection et je comptais bien trouver l'occasion de m'enfuir au moment opportun.

— Vous ne manquez pas de chevaux, à ce qu'il paraît, lui dis-je en désignant l'herbe foulée, tandis que nous cheminions côte à côte.

— Vous ne seriez peut-être pas fâché d'apprendre le chiffre exact de notre cavalerie ? demanda-t-il en se retournant tout à coup.

— Pourquoi pas, si vous pouvez me le dire ? répliquai-je avec une naïveté affectée.

— Vous portez une chemise bien fine pour un fermier, dit mon guide, qui désigna du doigt un bout de manchette que j'avais oublié de dissimuler.

Je cachai mon embrarras et répliquai fièrement :

— Savez-vous que je vous prenais aussi pour un Allemand ? Mais je vois que je me trompais, car autrement vous n'auriez pas ignoré que les émigrants qui se sont établis dans le Missouri appartiennent à des familles respectables. Moi-même j'ai étudié au collège de Saint-Louis, et si, je porte une bonne chemise, c'est que je ne suis pas un va-nu-pied. Après tout, cela ne vous regarde pas c'est au général et non à vous que je veux parler.

Je continuai ma route d'un air irrité, tandis que le sécessionniste s'écriait :

— Bon, bon, ne vous fâchez pas. Je suis en effet d'origine allemande.... Par malheur nous ne marchons pas tous sous le même drapeau.

— Vous l'affirmez, cela me suffit ; je ne l'aurais toujours pas deviné à la façon dont vous m'avez traité, répliquai-je d'un ton bourru.

Je n'échangeai plus une parole avec lui jusqu'au moment où nous gagnâmes un large plateau où je vis briller à peu de distance des feux de bivouac dont la lueur palissait sous les rayons de la lune. A une cinquantaine de pas plus loin, une sentinelle nous cria : « Qui vive ? » Mon guide donna le mot d'ordre et s'avança vers le soldat sécessionniste qui montait la garde à l'ombre d'un buisson. Sur un signe de mon compagnon, je le rejoignis, et nous nous dirigeâmes vers le camp. Dès que je fus à même de distinguer quelque chose, je fis le meilleur usage possible de mes yeux, cherchant à me rendre compte de la position et des forces probables de l'ennemi.

A gauche, j'aperçus les lignes des chevaux dont les hennissements trahissaient d'ailleurs la présence. Toutes les dispositions semblaient annoncer un commandant expérimenté. Le camp me parut beau-

coup plus vaste que le nôtre. En fait de canons, je ne vis que deux grosses pièces, et, dans mon désir d'apprendre si les rebelles en possédaient un plus grand nombre, je ne pus m'empêcher de dire :

— Deux autres camarades de ce calibre-là seraient les bienvenus, je le parie.

Mon compagnon s'arrêta et s'écria en fronçant les sourcils :

— Prenez garde, — des remarques de ce genre-là pourraient vous coûter cher, vous avez l'œil très-éveillé pour un fermier.

Holà, Schultz, qui nous amenez-vous là ? s'écria derrière nous une voix qui me dispensa de répondre.

Un instant après nous fûmes entourés par plusieurs confédérés qui revenaient sans doute de relever une sentinelle. L'un d'eux, que je reconnus à son costume pour un de ces mauvais drôles de débardeurs qui abondent sur les quais de Saint-Louis, posa sa large main sur mon épaule. Je fus tenté de le repousser avec colère, mais je me retins.

— Je ne sais pas trop, répliqua mon guide, à qui la familiarité du nouveau venu parut déplaire. Il prétend venir de Laclède et apporte quelques provisions au général.

— Bravo ! s'écria l'autre en riant et sans lâcher mon épaule. Mes enfants, ce mon-

sieur-là me semble suspect. Il devrait savoir que les fidèles Missouriens fournissent toutes sortes de primeurs à leur général; tandis que les pauvres soldats sont condamnés au porc salé à perpétuité. Interrogeons-le et prenons ce qu'il a sur lui pour acquitter les frais du conseil de guerre, hein ?

—Taisez-vous, Stevens, répliqua mon compagnon qui rougit de colère. Cet homme se dirigeait vers le camp de son propre gré, lorsque je l'ai rencontré; on ne le molestera pas sans motif.

—Parbleu, riposta Stevens avec un méchant sourire, on voit que vous venez d'avaler un bon souper chez votre père. Je déclare seulement que je n'ai pas confiance dans votre protégé, que je crois avoir vu à Saint-Louis, où il n'y a que des gueux de fédéraux. Tâchez de ne pas vous rendre suspect vous-même, monsieur *Schultz*.

Il appuyait sur le nom allemand qui suffisait pour inspirer de la méfiance à des sécessionnistes. J'appris ainsi que la famille de celui qui portait ce nom habitait la demeure dont l'aspect pittoresque m'avait frappé.

—Vous êtes les plus forts, interrompis-je. Vous pouvez me dépouiller si bon vous semble; mais je saurai bien découvrir la tente du général, et nous verrons

s'il permet de maltraiter les volontaires qui se présentent. Je m'appelle Wilhelm Reuter et je suis d'origine allemande, ce qui ne m'empêche pas d'être un bon soldiste. Quant au reste, j'ai deux poings solides capables de répondre à une insulte. Je ne pense pas que vous vouliez me voler ?

Je me dégageai par un soudain effort et je me posai en face de Stevens dans une attitude agressive. Je n'ignorais pas que le meilleur moyen d'en imposer à des gens de cette espèce, c'est de se montrer plus brutal qu'eux. Cette fois, apparemment, je m'étais trompé, car mon adversaire ne se radoucit point.

Qui donc appelez-vous voleur ? s'écria-t-il avec fureur, en levant son fusil.

Schultz s'empressa d'abaisser le canon dirigé contre moi, tandis que deux autres confédérés s'élançaient entre nous.

— Arrêtez ! Cet homme a l'air d'un brave garçon, cria l'un d'eux.

— Et le général pourrait avoir maille à partir avec nous au sujet des provisions, murmura l'autre.

— Allons, qu'il nous accompagne, répliqua Stevens d'un ton de mauvaise humeur ; mais je veux être pendu si son visage ne m'est pas connu ; et ce n'est pas à Laclede que je l'ai rencontré. Gare à lui s'il ne marche pas droit !

Ils me placèrent entre eux et nous nous dirigeâmes vers le camp au pas accéléré. Au bout de dix minutes je pus distinguer les groupes qui entouraient les premiers feux, et mon cœur battit plus fort à l'approche du danger. Partout j'aperçus des gens de la même trempe que mes gardes. C'étaient, pour la plupart, des *rowdies* aussi prêts à affronter la mort dans une rixe à coups de couteau que sur un champ de bataille et qui avaient surtout pris les armes par haine pour les Allemands. En effet, dans le Missouri, la guerre avait dégénéré en une lutte entre la race germanique et la race américaine.

Pour le moment, les confédérés ne paraissaient pas se préoccuper de la proximité de l'ennemi. Ils ne pensaient qu'à s'amuser. On riait, on fumait, on dansait on jouait aux cartes. Ça et là des loustics imitaient un concert de chanteurs nègres. Le désordre et la diversité des costumes donnaient au camp l'aspect d'un champ de foire ou d'une réunion de bohémiens. La tranquillité ne régnait que vers le centre du camp où je reconnus l'uniforme d'un régiment de milice.

Lorsque mon escorte s'arrêta à peu de distance d'un grand feu entouré d'un espace libre, j'avais eu tout le temps de rassembler mes idées. Sans trop craindre le résultat de l'examen que j'allait subir, je

me demandais comment je réussirais à m'évader après avoir atteint le but de ma visite. Stevens, qui s'était éloigné, ne tarda pas à nous rejoindre et m'ordonna de le suivre. De l'autre côté du feu, je me trouvai en face, non pas du général, mais d'un colonel dont j'ignore le nom.

— On vous a surpris près de nos lignes, comment expliquez-vous votre présence ? me demanda-t-il brusquement.

— Si on m'a découvert, c'est que je n'es sayais pas de me cacher. Je venais pour m'engager, car je suis bon sudiste, et je m'attendais à être mieux reçu. Tenez, ajoutai-je en jetant mon sac par terre, voilà quelques provisions que j'apportais au général ; mais, si vous ne voulez pas de moi, je les reprendrai.

— Vous dites que vous venez de Laclede ? reprit mon interrogateur, sur qui ma naïveté apparente et ma mauvaise humeur simulée semblèrent produire une impression favorable.

— Oui, monsieur ; j'arrive tout droit de la ferme d'Oakland, qu'on a ravagée et où n'y a plus de besogne pour moi.

— Quelles raisons avez-vous pour soupçonner cet homme ? demanda l'officier, en s'adressant à Stevens. Il paraît qu'il se rendait ici lorsqu'on l'a rencontré, et ses explications sont très-plausibles.

— C'est un Allemand, colonel, et je me

figure qu'il vient du camp des nordistes ; je crois l'avoir souvent vu dans les rues de Saint-Louis, quoiqu'il se donne pour un fermier de Laclede.

—Vous entendez ? me dit le colonel qui fixa sur moi un regard scrutateur.

Quoique je ne me sentisse qu'à moitié rassuré, je haussai les épaules tandis que je répliquais :

—Cet homme, qui me connaît si bien et qui ne sait pas même où il m'a vu, vient de proposer à ses camarades de me voler !

—Je ne suis pas maintenant disposé à répondre d'un étranger, ajouta Schultz ; mais je dois avouer que l'accusation qu'il porte est fondée.

—Bah ! je plaisantais, s'écria Stevens, sans sourcillier.

—Une seconde plaisanterie de ce genre vous porterait malheur, ne l'oubliez pas, reprit le colonel avec un geste de mépris .....Quand à vous, poursuivit-il en se tournant vers moi, j'aime à croire que votre patriotisme est de bon aloi ; je vous préviens, dans tous les cas, que nos sentinelles ont ordre de tirer sur les déserteurs ...Qu'on le mette dans la réserve, avec les recrues.

Il nous salua de la main comme pour nous congédier, et à ma grande joie on me mena à une extrémité des lignes où

les feux du bivouac brillèrent encore, mais beaucoup moins animée que la partie du camp que j'avais traversée. Je me félicitais déjà d'avoir échappé à un grand danger, lorsqu'une voix bien connue de moi prononça mon nom, et un jeune homme accourut à ma rencontre.

— Wilhelm, mon vieux, en croirai-je mes yeux ! Quel hasard conduit la brebis au milieu des loups ? Que signifie ce déguisement. Tu t'es donc décidé à planter là les fédéraux ?

Mes compagnons s'interrogèrent du regard. Mon cœur battait à me rompre la poitrine, et ma surprise, se transforma en effroi quand j'entendis retentir la voix de Stevens, qui me suivit à peu de distance.

Celui qui venait de m'interpeller était mon meilleur ami, un de mes camarades de collège qui faillit s'engager dans le même régiment et que je ne m'attendais pas à retrouver parmi les rebelles. Je suis convaincu qu'il se serait laissé couper la main avant de me dénoncer ; mais il venait, à son insu, de me condamner à la potence ! Déjà Schultz lui demandait :

— Ah ! ah ! Vous connaissez notre nouvelle recrue ?

Je ne songeai plus qu'à une seule chose : au-delà des derniers feux du camp, à cent pas de moi, il y avait la forêt qui s'avancait en pointe dans la plaine et pou-

vait protéger ma fuite. Je sentais qu'une seule minute d'hésitation me deviendrait fatale. Il fallait profiter d'un premier moment de surprise si je voulais échapper à une mort ignominieuse. A peine Stevens eut-il parlé que je m'élançai à travers les lignes avec la rapidité d'un cerf poursuivi par une meute, me dirigeant tout droit vers la plaine. Il y eut un moment de silence, puis vingt voix crièrent en chœur :

— Un espion ! un espion !

Un homme se dressa soudain devant moi ; je le renversai d'un coup de poing ; une balle siffla au-dessus de ma tête, suivie d'une seconde, puis d'une troisième ; mais aucune ne m'atteignit, et je continuai ma course, me fiant à la vitesse proverbiale de mes jambes, sans oser jeter un regard en arrière. Je gagnai sain et sauf le bois, où je comptais m'avancer à l'abri des balles. Une nouvelle déception m'attendait. Ce que j'avais pris pour la forêt n'était qu'un bouquet d'arbres et je me trouvai bientôt en face d'une clairière.

Derrière moi retentissaient des cris de colère et de triomphe !

Ma présence d'esprit ne m'abandonna pas. Je résolus de tenter un effort pour regagner la forêt. L'ombre du bouquet d'arbres avait du moins servi à cacher la direction de ma course ; à peine m'en fus-je éloigné que de nouveaux cris et

ntais qu'une  
deviendrait  
premier mo-  
s échapper à  
ine Stevens  
travers les  
rf poursuivi  
tout droit  
ment de si-  
t en chœur :

lain devant  
p de poing ;  
ma tête, sui-  
troisième ;  
et je conti-  
vitesse pro-  
oser jeter  
nai sain et  
n'avancer à  
e déception  
ris pour la  
arbres et je  
né clairière.  
des cris de

'abandonna  
effort pour  
lu bouquet  
à cacher la  
peine m'en  
aux cris et

plusieurs coups de feu m'annoncèrent qu'on venait de m'apercevoir. Je crus que ma poitrine allait éclater, tant j'étais essoufflé ; mais je me sentais entraîné comme par une force invisible. J'espérais encore atteindre l'endroit où la forêt rejoignait la grande route sans perdre l'avance que j'avais sur les rebelles, lorsqu'un bruit inattendu vint me remplir d'épouvante. Afin de me couper la retraite, on avait lancé des cavaliers à ma poursuite. Je me demandai s'il ne valait pas mieux me laisser écraser sous les pieds des chevaux ; car, épuisé comme je l'étais, je devais renoncer à lutter de vitesse avec les cavaliers.

Tout à coup je vis se dessiner en face de moi la paisible demeure qui avait attiré mon attention lors de mon arrivée près du camp. Cette maison, je ne l'ignorais pas, était celle d'un confédéré qui accompagnait sans doute ceux auxquels je voulais échapper ; mais, à moins de gagner cet abri, il ne me restait plus d'autre alternative que de me livrer aux ennemis implacables qui me poursuivaient. Je continuai ma course, les yeux fixés sur une petite croisée faiblement éclairée. Habitué aux exercices gymnastiques, je savais qu'il me serait facile de grimper jusqu'au balcon de bois sur lequel donnait cette fenêtre. Convaincu qu'on ne

manquerait pas de visiter le verger dès que j'aurais disparu, je ne songeai pas un seul instant à m'y réfugier, et je me décidai sans hésiter à tenter l'escalade dans l'espoir qu'on ne me soupçonnerait pas d'avoir choisi pour asile la maison d'un sudiste.

Sautant par-dessus la palissade, je me glissai vers la maison à la faveur de l'ombre qu'elle projetait. Les cris des rebelles me parurent si rapprochés que je craignis de ne pas avoir le temps d'exécuter mon projet ; mais une réponse plus lointaine m'apprit qu'ils ne savaient pas trop quelle direction j'avais suivie. Un peu rassuré par cette découverte, je me rapprochai d'une des colonnes qui soutenaient le balcon et j'eus bientôt gagné le premier étage. A peine eus-je pénétré à travers l'étroite fenêtre que je me sentis vaincus par les émotions de cette course effrénée ; mes forces m'abandonnaient et mes genoux fléchissaient sous moi.

— Qui est là ? Répondez, ou je tire ! cria une voix de femme qui me rappela aussitôt à moi.

A la clarté indécise d'une veilleuse j'aperçus au fond de la chambre une forme blanche assise sur un lit et qui dirigeait contre moi le canon d'un revolver.

— Silence, au nom du ciel ! à moins que vous ne vouliez voir assassiner sous vos

yeux un homme incapable de se défendre. Je suis poursuivi par les sécessionnistes ; ils me prennent pour un espion et me tueront lâchement si vous me livrez à eux.

A cette réponse, prononcée d'une voix haletante, le pistolet s'abaissa ; je distinguai alors comme à travers un voile une jeune fille qui fixait sur moi de grands yeux bleus d'une douceur angélique et dont la taille presque enfantine formait un vif contraste avec la courageuse fermeté qu'annonçaient ses paroles.

Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Dites la vérité à tout hasard.

Je n'avais aucun motif pour cacher ce que personne n'ignorait pas dans le camp des rebelles.

— Je suis un officier fédéral répliquai-je. Je sais qu'un des habitants de cette maison sert dans l'armée du général Price ; mais je suis certain néanmoins que vous n'aurez pas le triste courage de me dénoncer.

Au même instant la voix de Stevens retentit au dehors.

— Il faut que la terre se soit ouverte pour l'engloutir disait-il ou bien il aura grimpé jusqu'au balcon et pénétré dans la maison.

— Cela n'est guère probable, répondit une autre voix. Mais nous saurons bien

tôt à quoi nous en tenir. Qu'on surveille toutes les issues. Nous ferons bien sortir le renard du terrier.

On frappait à coups redoublés à la porte de la maison. La jeune fille étendit le bras comme avec un geste qui n'avait plus rien d'impérieux.

Entrez là ! murmura-t-elle en indiquant une porte qui s'ouvrait au pied du lit ; cachez-vous de votre mieux, et ne remuez que lorsque je vous aurai prévenu.

Je m'empressai d'obéir, car je sentais qu'elle désirait me sauver. L'endroit qu'elle m'avait désigné était un cabinet de petite dimension. Dans l'obscurité je trébuchai contre une malle derrière laquelle le toit en pente formait une cavité où je me glissai. A peine fus-je installé dans ma cachette que j'entendis les sécessionnistes qui interpellaient vivement la personne qui venait de leur ouvrir. Quelques minutes après, des pas résonnèrent sur l'escalier. Les visiteurs s'arrêtèrent devant la porte de la chambre à coucher et on frappa doucement.

—Olivia ! Olivia ! cria une voix.

—Qu'y a-t-il donc, père ? Que signifie tout ce bruit ?

—On s'imagine qu'un espion fédéral a pénétré chez nous ; on croit même qu'il s'est réfugié dans ta chambre, que ces messieurs, de braves sécessionnistes, de-

mandent à visiter. Peut-on entrer, ma chérie ?

— Père, je suis couchée ; mais je veille depuis longtemps et personne n'a pu pénétrer ici à mon insu. Dites-leur cela et ils n'insisteront pas.

Il y eut des murmures ; puis le père reprit d'une voix plus résolue :

— Nous sommes en temps de guerre, Olivia ; il faut céder. Jette une mante sur tes épaules et ouvre-nous.

— Une minute de patience, dans ce cas, répondit Olivia, dont le pied nu résonna sur le parquet ; après avoir tiré le verrou, elle ajouta : Encore deux secondes et vous pouvez entrer.

Elle se dirigea à la hâte vers sa cachette, laissant la porte du cabinet grande ouverte me demanda à voix basse :

— Ou êtes-vous ?

— Ici, murmurai-je ; mais au nord du ciel ne vous exposez à aucun danger pour me sauver.

— Chut ! ne bougez plus.

L'instant d'après, elle était assise sur la malle, cachant avec ses légers vêtements de nuit la cavité où je me tenais blotti ; puis la porte extérieure s'ouvrit brusquement et une lumière brilla dans la chambre.

— Eh bien, Olivia, où donc est-tu ? s'écria le vieux Werner, qui venait sans doute de la chercher des yeux.

—Me voici, père ; je ne puis me montrer aussi peu vêtue ; on aurait pu s'en rapporter à ma parole, et cette conduite m'étonne de la part de gentlemen américains.

Je devinai, au bruit de pas et aux jurons rous étouffés qui arrivaient jusqu'à moi, que les rebelles se livrait à des recherches minutieuses. Ma position devenait de plus en plus pénible, car le manque d'espace m'empêchait de m'allonger. J'allais essayer de me retourner un peu, lorsque la voix de Stevens, résonnant à la porte du cabinet, me coupa presque la respiration :

—Mais il y a une autre chambre là, dit-il. Mademoiselle va nous permettre de visiter ce cabinet ; ce satané espion est assez joli garçon pour.....

—Arrêtez, Monsieur, interrompit la jeune fille avec une intonation singulièrement menaçante (et j'entendis en même temps jouer le ressort d'un pistolet). Vous avez examiné ma chambre, et vous pouvez vous convaincre que c'est tout au plus s'il y a place pour moi dans ce cabinet. Je refuse encore de sortir d'ici dans ma toilette de nuit, et ne souffrirai pas qu'on m'insulte. Si mon père est trop faible pour me protéger, je saurai me défendre moi-même.

—Olivia, personne ne songe à te manquer de respect, dit le vieillard.

—Fort bien, père ; mais c'est oublier les égards qu'on doit à une femme que d'insister davantage.

—Assez interrompit la voix qui avait donné des ordres au dehors. Il n'y a là qu'une armoire, la chose est évidente. D'ailleurs, nos soupçons sont trop vagues pour nous autoriser à tourmenter cette brave enfant. L'espion que j'ai été assez heureux pour reconnaître a de bonnes jambes ; il aura sans doute gagné la lisière de la forêt. Dans tous les cas, l'idée ne lui serait guère venue de se réfugier dans une maison qu'il savait habitée par des confédérés. S'il cherche à retourner directement au camp fédéral, nous le tenons, car la grand'route sera surveillée.

Était-ce un avis que me donnait mon ancien camarade, devenu mon ennemi ? Se doutait-il de ma présence ? Hélas ! je ne le saurai jamais ! L'herbe pousse aujourd'hui sur sa tombe, au milieu d'un champ de bataille.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel il me sembla qu'on devait entendre les battements de mon cœur.

—Nous avons perdu notre temps ici, reprit enfin mon ex-camarade, qui paraissait commander le détachement. Tâchons de retrouver la piste... Pardonnez-nous, Mademoiselle ; un soldat ne peut pas toujours observer les convenances.

Après une courte discussion j'entendis les sudistes qui descendaient l'escalier.

—Recouche-toi, mignonne ; on ne te dérangerà plus, je l'espère, dit le vieillard, de l'autre bout de la chambre.

La porte se referma.

Je poussai un soupir de soulagement ; mais j'attendis en vain un signal de ma protectrice. Lorsque la galop des chevaux annonça que les cavaliers s'éloignaient, elle se redressa lentement chancela, leva les bras comme pour chercher un appui, et se retint aux montants de la porte. Elle semblait sur le point de s'évanouir. Quand même le désir d'allonger mes membres endoloris ne m'eût pas engagé à quitter ma retraite, la reconnaissance m'aurait poussé à secourir celle qui venait de me sauver. Je sortis sans bruit de ma cachette. Les derniers rayons de la lune éclairaient le charmant visage d'Olivia ; ses yeux se fermaient à moitié, et sa pâleur permettait à peine de distinguer ses traits des blanches draperies qui lui prêtait l'aspect d'une vision fantastique.

—Au nom du ciel, Mademoiselle, ne puis-je rien pour vous ?

Ma question parut la ranimer.

—Rien, Monsieur, répliqua-t-elle avec un frisson ; rentrez seulement et fermez la porte.

Elle s'avança d'un pas assuré vers l'en-

trée de sa chambre et tira le verrou. Respectant un sentiment dont je comprenais la délicatesse, je m'empressai d'obéir et je m'étendis sur la malle. Épuisé de fatigue, je ne tardai pas à tomber malgré moi dans un profond sommeil. Ce ne fut qu'en me sentant secoué que je me réveillai en sursaut. Il faisait nuit ; mais je reconnus la voix ferme et mélodieuse d'Olivia :

— Il est temps de partir, Monsieur, me dit-elle ; dans une heure, il fera jour.

— Je suis prêt, répondis-je en me levant.

— Donnez-moi la main et suivez-moi sans bruit. Vous prendrez le chemin que vous avez suivi pour monter ici, vous traverserez ensuite le verger en ligne droite jusqu'à la clôture, où vous me retrouverez. Silence ! ajouta-t-elle au premier mot que je voulus prononcer pour la remercier.

Je n'osai pas même presser la petite main qu'elle posa dans la mienne. Elle me conduisit vers la croisée, m'indiqua l'endroit où il fallait enjamber la balustrade du balcon, et je me laissai glisser le long d'une des colonnes. L'obscurité était si profonde que j'eus quelque peine à gagner la palissade, où un frôlement de robe m'annonça bientôt la présence d'Olivia.

— Vous ne pouvez retourner au camp en ligne directe, puisqu'on surveille là

grand'route, me dit-elle tout bas ; mais je ne vous quitterai que lorsque je vous aurai mis dans la bonne voie. Suivez-moi, et surtout pas un mot !

Longeant la palissade, elle ouvrit avec beaucoup de précaution une petite porte, et nous nous éloignâmes rapidement. A la pâle clarté des étoiles, elle me guida à travers des champs à moitié cultivés, franchissant les obstacles avec une légèreté que mon ignorance de la localité m'empêchait souvent d'imiter. Enfin nous nous engageâmes dans un sentier bordé de haies, et gagnâmes la lisière du bois. Si désireux que je fusse de lui adresser la parole je crus que je lui prouverais mieux ma reconnaissance en obéissant à ses injonctions, et je me tus. Au bout d'une demi-heure, le jour commença à poindre, et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Alors seulement elle ralentit un moment son pas pour me dire :

— Nous aurons bientôt atteint un point d'où vous pourrez poursuivre votre route sans risquer de vous perdre.

Puis, oubliant que le terrain lui était plus familier qu'à moi, elle continua à s'avancer d'un pas rapide. Il me sembla qu'une belle jeune fée, accourue à mon aide à l'heure du danger, allait disparaître tout à coup ; mais un faux pas me rappela à la réalité. Ce ne fut qu'au mo-

mais je  
vous au-  
vez-moi,

urit avec  
e porte,  
nent. A  
guida à  
cultivés;  
ne légè-  
localité  
fin nous  
r bordé  
bois. Si  
esser la  
s mieux  
ses in-  
une de-  
ndre, et  
t. Alors  
ent son

un point  
e route

ni était  
tenua à  
sembla  
à mon  
disparai-  
pas me  
au mo-

ment où une lueur pourprée commença à pénétrer à travers le feuillage, qu'Olivia s'arrêta de nouveau et se retourna vers moi. Le chapeau de paille à larges bords qu'elle portait étant tombé sur ses épaules, où il restait suspendu par les brides, je pus distinguer le joli visage que je n'avais guère fait qu'entrevoir. Sa taille mignonne et sa grâce virginale n'annonçaient en rien une héroïne. J'aurais risqué de nouveau ma vie pour acheter le droit de baiser les tresses blondes de celle qui fixait sur moi un regard à demi effarouché, comme si elle se fût sentie honteuse du courage qu'elle avait montré durant cette nuit. Je ne sais si elle lut ma pensée dans mes yeux, mais elle baissa les siens; cependant elle retrouva bientôt tout son sang-froid, et m'indiqua le chemin qu'il me faudrait suivre pour rentrer au camp.

—Maintenant, Monsieur, ajouta-t-elle d'une voix moins ferme, si vous mourez, vous périrez au moins de la mort d'un soldat.

—Et comment pourrai-je jamais reconnaître ce que je vous dois? m'écriai-je, avec un élan que je ne pus réprimer.

—Vous ne me devez rien, Monsieur, répliqua-t-elle avec une émotion contenue. Je déplore cette révolte, qui a conduit dans notre paisible voisinage la lie de la

population américaine, et j'aime les Allemands comme on aime une patrie regrettée. Le service que j'ai pu vous rendre n'est donc pas de ceux qui imposent une longue reconnaissance.

—Détrompez-vous, Mademoiselle ; la reconnaissance me sera trop douce pour que je veuille jamais oublier celle qui m'a sauvé...Suis-je donc condamné à ne plus vous revoir ?

—Savez-vous seulement si demain vous retrouvera encore en vie ? répondit-elle avec tristesse ; puis elle continua, le bras tendu dans la direction des lignes sudistes : Ces gens ne respectent ni l'âge ni le sexe, lorsqu'ils croient avoir découvert un ennemi de leur cause insensée, et, quant à vous, vous combattrez sans doute aujourd'hui même.

—Mais si le destin nous réunissait un jour, me permettriez-vous de vous rappeler cette nuit, et la place que vous occupez dans un cœur qui n'avait jamais senti ce qu'il éprouve en ce moment ?

Elle retira doucement la main que je venais de saisir par un mouvement presque involontaire, et se détourna pour cacher sa rougeur.

—Partez, Monsieur, partez ! Et que le ciel vous protège, dit-elle en faisant quelques pas pour s'éloigner.

—Et vous ne tenez pas même à connaître mon nom ? demandai-je.

Elle s'arrêta, se retourna lentement et répondit avec un sourire où il entraît un peu de malice féminine, et aussi rapide que ces échappées de soleil qui interrompent tout à coup une pluie d'été :

— Je sais votre nom, Monsieur Wilhelm Renter. Un de ceux qui vous poursuivaient l'avait prononcé avant de quitter la maison.

Je voulus porter à mes lèvres la main qu'Olivia me tendit ; mais à peine l'eus-je serrée qu'elle m'échappa. La jeune fille s'éloigna et disparut sous les arbres sans se retourner une seule fois.

En moins d'une heure, ainsi qu'elle me l'avait annoncé, je gagnai le camp nordiste. Je fis mon rapport au général, et, dans l'après-midi, nous attaquions les rebelles, qui, grâce à notre artillerie, furent obligés de battre en retraite.

A la bataille de Springfield, qui suivit de près les événements que je viens de raconter, je fus blessé assez grièvement pour qu'on crût devoir me diriger sur Jeffery-City, et de là sur Saint-Louis. J'avais reçu une balle dans l'épaule droite, et ma blessure me rendit incapable de reprendre mon service. La recommandation du général Lyons m'ayant valu un emploi assez bien rétribué dans le bureau de la poste de Saint-Louis, je me serais estimé fort heureux si l'amour ne

s'en fût mêlé, et si le souvenir d'Olivia n'eût troublé mon repos. En effet, je ne rêvais qu'aux moyens de la revoir. Par malheur, la fortune de la guerre avait obligé les fédéraux à abandonner leur position, et ramené les rebelles dans le voisinage de la maison où j'avais couru un si grand danger. D'un autre côté, je craignais trop de compromettre M. Schultz et sa fille pour ne pas hésiter à écrire. Mais il est un Dieu pour les amants comme pour les ivrognes. Un jour que j'attendais à la gare l'arrivée d'une malle, le train amena de nombreux fugitifs, et j'aperçus, à la portière d'un des wagons, un visage souriant dont la vue fit bondir mon cœur dans ma poitrine. Il me sembla que le ciel s'ouvrait pour moi lorsque Olivia poussa un cri de joyeuse surprise en me reconnaissant ; l'instant d'après, je serrais ses mains dans les miennes.

— Est-ce bien vous ? répétais-je.

— J'espérais que nous nous reverrions un jour, malgré ma prophétie. Mais vous vous avez été blessé ?

— Qui donc vous l'a dit ?

— Ce journal.....où j'ai lu votre nom en cherchant celui de mon frère, répondit-elle en rougissant. Père, c'est M. Reuter, dont je vous ai souvent parlé, ajouta-t-elle en s'adressant à un vieillard assis auprès d'elle, et qui me regardait d'un air étonné.

Je ne tardai pas à apprendre qu'à la suite de notre premier succès M. Schultz et plusieurs de ses voisins avaient témoigné leurs sympathies pour les défenseurs de l'Union. Cette franchise devait leur porter malheur. Les sudistes signalèrent leur retour en détruisant tout ce qui appartenait aux partisans des fédéraux. Le vieillard, prévenu à temps que la présence de son fils ne le protégerait pas, s'était empressé de s'enfuir à Saint-Louis avec sa fille.

Trois mois s'écoulèrent. Je rendais de fréquentes visites à M. Schultz, et sa fille m'avoua bientôt qu'elle partageait l'amour qu'elle m'avait inspiré. Le père d'Olivia me montrait beaucoup d'affection ; mais chaque fois que je me disposais à lui adresser une demande qu'il prévoyait, il détournait l'entretien ou trouvait un prétexte pour s'éloigner. Redoutant un refus, qui m'aurait privé du bonheur de voir chaque jour Olivia, je n'osais insister. Mais j'appris bientôt le motif de cette contradiction apparente. Un soir, je trouvai Olivia dans les larmes : son frère avait péri dans une récente escarmouche. Le lendemain le vieillard me dit :

— Je n'ai pas toujours eu à me louer de mon pauvre fils, bien que sa mort me plonge dans la douleur. S'il avait vécu, son caractère emporté m'aurait empêché

de donner ma fille à un officier de l'armée fédérale. Aujourd'hui votre union avec Olivia devient possible, et je sais que vous la rendrez heureuse. Seulement je ne puis consentir à me séparer tout à fait de l'unique enfant qui me reste, et je voudrais mourir auprès d'elle, dans cette demeure où je suis né.

Ai-je besoin d'ajouter que ma chère Olivia est aujourd'hui ma femme? Rien ne manque à notre bonheur, quoique nous attendions encore le jour tant désiré où nous pourrons relever les ruines noircies de la jolie maison où je ne regrette plus d'avoir passé un si mauvais quart d'heure.

WILLIAM L. HUGHES.

FIN.

e l'armée  
on avec  
que vous  
e ne puis  
t de l'u-  
voudrais  
lemeure:

a chère  
e? Rien  
quoique  
ant! dé-  
ruines  
e regret-  
mauvais

UGHES.

